

santé

Elle attend sa deuxième greffe

Greffée du rein à l'âge de 16 ans, Florence – 47 ans aujourd'hui – souffre de nouveau d'insuffisance rénale. Elle attend un deuxième don pour une nouvelle opération.

Etre dialysée c'est pas une vie, c'est de la survie ! Cette phrase, Florence (diagnostiquée insuffisance rénale dès ses 13 ans) espérait ne plus avoir à la formuler après qu'elle a été greffée le 15 juin 1993. Un jour à jamais gravé dans sa mémoire d'adolescente. À l'époque, cette opération était une première, tant pour elle que pour l'équipe médicale tourangelle qui s'apprêtait à réaliser la première greffe à la suite d'un don intra-familial avec donneur vivant, en région Centre.

**Après la chimio
une nouvelle
greffe
est nécessaire**

« C'est jeune, 16 ans, pour avoir besoin d'une greffe », se souvient la désormais quadragénaire. « À cette époque, j'étais dans le déni et le mutisme. » Mais avec trois dialyses par semaine, pendant les six mois qui ont précédé l'opération, difficile d'oublier qu'on est insuffisant rénale. « J'étais tout le temps fatiguée. Une fatigue extrême. » Heureusement, ses parents se positionnent dès que la possibilité d'une greffe est évoquée. Examens faits, c'est sa mère qui sera sa donneuse. « J'ai récupéré plus vite qu'elle, parce que son rein était mal placé et difficile à enlever. » L'opération, réalisée par le professeur Büchler, est un succès et Florence poursuit une vie redevenue normale. Jusqu'à ce jour de 2018 où on lui découvre un lymphome (cancer du système lymphatique). Pour le combattre, les médecins diminuent les antirejet et mettent en place une chimiothérapie. Après six mois de traitement, son état de santé s'améliore mais, une fois les effets de la chimio disparus, les anticorps ont attaqué le greffon. Sous dialyse depuis mars et hospitalisée en juin, « on m'a retiré mon greffon car il mourait et me faisait souffrir. J'ai eu le



Entourée du professeur Büchler (à sa droite) et du docteur Venhard, Florence attend sa deuxième greffe avec sérénité.
(Photo NR, Olivier Brosset)

chier, est un succès et Florence poursuit une vie redevenue normale. Jusqu'à ce jour de 2018 où on lui découvre un lymphome (cancer du système lymphatique). Pour le combattre, les médecins diminuent les antirejet et mettent en place une chimiothérapie. Après six mois de traitement, son état de santé s'améliore mais, une fois les effets de la chimio disparus, les anticorps ont attaqué le greffon.

Sous dialyse depuis mars et hospitalisée en juin, « on m'a retiré mon greffon car il mourait et me faisait souffrir. J'ai eu le

temps de m'y préparer et j'ai pu lui dire au revoir, une chose à laquelle je tenais beaucoup car je l'ai eu dans mon ventre trente et un ans. Il m'a permis de devenir maman et, surtout, m'a permis de vivre à peu près comme une femme normale. Je l'ai remercié pour tout ce qu'il m'a apporté. »

**« Je n'ai pas
d'appréhension »**

Dans son malheur, Florence admet que les quatre heures de dialyse trois fois par semaine n'ont plus rien à voir avec les séances d'il y a trente ans. « Les machines ont tellement évolué,

tout est calculé, contrôlé : l'eau, le sodium... C'est beaucoup moins angoissant, moins traumatisant. »

Il y a un peu plus de trente ans, elle n'avait pas eu à trop patienter puisque c'est sa mère qui lui a donné un rein, de son vivant. Mais cette fois, elle va connaître l'attente de ceux qui sont inscrits sur liste d'attente. Mais ce n'est pas quelque chose qui l'angoisse. « Avec mon vécu, je n'ai pas d'appréhension particulière. Je vis surtout dans le présent. J'ai appris à relativiser beaucoup de choses. Mon mari vous dirait que je suis d'une ré-

silience impressionnante. » Fatiguée certes, mais d'attaque moralement.

« Je voulais conclure par ceci : la greffe n'est pas une guérison mais un traitement – tout comme la dialyse – mais un traitement où nous avons beaucoup plus de liberté (une obligation de prendre ses médicaments à heure fixe chaque jour matin et soir). La greffe c'est une liberté, contrairement à la dialyse qui est une contrainte... indispensable pour ceux qui veulent vivre. »

Olivier Brosset

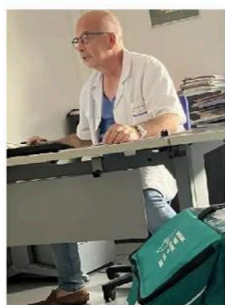
... « En parler et dire ce que l'on veut »

Florence est désormais comme les 400 à 500 personnes sur liste d'attente active en région Centre-Val de Loire. Ce qui signifie que sa prochaine greffe va dépendre du décès d'une personne déjà admise en service de réanimation. Aucun prélèvement sur patient décédé (en état de mort encéphalique) ne peut, en effet, être réalisé hors de ce cadre.

Combien de temps ? La durée moyenne – qui en soi ne veut rien dire – est entre deux et trois ans pour un patient du groupe sanguin A et entre trois et sept ans pour quelqu'un du groupe O. « Une chose est sûre, cette durée s'allonge », déplore le Dr Venhard (chargé des dons et des prélèvements, au CHRU de Tours).

**De 130 à 140 greffes
de reins à Tours**

Avec quelque 45 prélèvements effectués chaque année dans son service – et à raison de trois ou quatre organes prélevés à chaque fois – ce sont 130 à 140 greffes de rein qui sont sus-



Le Dr Jean-Christophe Venhard. (Photo archives NR)

ceptibles d'être réalisées à Tours. L'âge des personnes prélevées comme celui des personnes greffées a beaucoup évolué. Une session du 34^e congrès Ouest Transplant (ce 8 novembre au palais des congrès) sera d'ailleurs dédiée au « sujet âgé en transplantation d'organe ». Mais ce n'est pas la seule préoccupation du professeur Büchler (chargé de l'organisation) et du

docteur Venhard. Quand on interroge les Français, 80 % sont en faveur de la greffe mais 36 % sont opposés au don. « Pourquoi ce différentiel de 16 % », questionne le Dr Venhard. « Il faut que les gens s'expriment sur ce qu'ils veulent à leur décès ! »

**La part des personnes
prélevées est « très faible »**

Car sur les 600.000 décès annuels en France, seulement 6.000 sont constatés dans des conditions permettant le prélèvement d'organes. « La part des personnes qu'on peut prélever est très faible », poursuit son confrère. Parmi les sujets également abordés lors du congrès : le don croisé (entre maximum trois duos pour le moment), une stratégie pour augmenter les chances de transplantations rénales entre vivants. D'autres pays sont plus avancés que la France dans ce domaine, et cela augmente les chances d'avoir plus de compatibilités entre les donneurs et receveurs.

O. B.

en chiffres

Des besoins toujours croissants

> 3.021 patients. Depuis la première transplantation rénale au CHRU de Tours en 1985, le nombre de patients greffés et suivis dans le service dédié n'a cessé d'augmenter selon une courbe de croissance arithmétique, pour atteindre 3.201 en 2023. Parallèlement, le nombre de sorties (retour dialyse, décès et nouvelle greffe) s'établit à 1.564.

> Les patients de plus de 70 ans ont doublé. Entre 2015 et 2023, le nombre de patients greffés de plus de 70 ans a quasiment doublé : il était de 21 en 2015 et de 41 en 2023. Idem pour ceux de plus de 75 ans (11 en 2015, 23 en 2023) ; et pour ceux de plus de 80 ans (5 en 2023 contre 2 seulement en 2015).

> 114 greffes avec donneurs décédés. Le nombre de greffes rénales avec donneurs décédés est très largement supérieur à celui de celles réalisées avec donneurs vivants. Ainsi, en 2022, il y a eu 50 greffes avec donneurs décédés contre une seule avec donneur vivant. En 2023, le CHRU de Tours totalise 114 greffes avec donneurs

décédés et 19 avec donneurs vivants.

> 41 patients originaires d'Indre-et-Loire. L'origine géographique des 133 patients greffés en 2023 au CHRU de Tours est celle-ci : 9 étaient originaires du Cher, 11 de l'Eure-et-Loir, 6 de l'Indre, 41 d'Indre-et-Loire, 20 de Loir-et-Cher, 27 du Loiret et 19 d'autres régions.

> 120 greffes en 2020 pendant le Covid. Entre 2010 et 2017, le nombre de greffes réalisées au CHRU de Tours est passé de 110 à 150. Il a ensuite légèrement baissé en 2018 (147) et 2019 (143), pour tomber à 120 (2020) puis 130 (2021) dans les années Covid. En 2022 et 2023, le nombre de greffes est remonté à 133.

> 650 personnes en liste d'attente. Le nombre de personnes sur liste d'attente est de 650, mais pour 30 % d'entre eux, la greffe pourra être contre-indiquée. C'est pourquoi la liste dite « active » n'est que de 400 à 500 patients en région Centre. Un chiffre en constante augmentation cependant.